

Bernadotte¹ à Vienne.

[1798.]

Le général Bernadotte, devenu plus tard roi de Suède, avait été envoyé par la république française en qualité d'ambassadeur à Vienne. On sut dans cette cour altière qu'il avait servi comme simple soldat dans un régiment dont était colonel M. de Béthizy. On crut humilier le guerrier français en lui rappelant qu'il avait commencé sa carrière par être simple soldat. Un jour, dans un cercle brillant et nombreux, le baron de Thugut, ministre autrichien, lui dit : « Monsieur l'ambassadeur, nous avons ici un ancien officier émigré qui prétend vous avoir beaucoup connu autrefois. — Puis-je vous demander quel est cet officier? — Il se nomme M. de Béthizy. — Oui, je le connais parfaitement; c'était mon colonel, et j'ai eu l'honneur d'être simple soldat sous ses ordres; je le déclare, si je suis devenu quelque chose, je le dois aux bontés et surtout aux encouragements que ce brave chef a bien voulu me donner. Je regrette que ma position actuelle ne me permette pas de l'accueillir à l'hôtel de l'ambassade de France, comme je le désirerais²; mais dites-lui bien, je vous prie, que Bernadotte, son ancien soldat, a toujours conservé pour lui des sentiments de respect et de reconnaissance. » Qui demeura stupéfait de cette noble franchise? Ce fut le sot ministre qui, en croyant humilier le général français, lui avait donné l'occasion de faire valoir l'élévation de ses sentiments.

§ III. MODÉRATION DANS LES DÉSIRS. — DÉSINTÉRESSEMENT.

Il y a une noble émulation qui mène à la gloire par le devoir : mais l'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines

1. Bernadotte, célèbre général français, né à Pau en 1764, est devenu roi de Suède en 1818, sous le nom de Charles-Jean ou Charles XIV. Mort en 1844. Son fils lui a succédé.

2. L'ambassadeur de la république française ne devait avoir aucun rapport avec les émigrés.

mêmes des autres, est un vice encore plus pernicieux aux empires que la paresse même. (MASSILLON.)

Il faut se contenter de sa position et en tirer tout l'avantage possible. Il n'y a pas de condition si dure où un homme raisonnable ne trouve quelque consolation :

C'est être riche que de se contenter de ce qu'on a :

Une âme élevée n'estime l'argent que pour le bon usage qu'on peut en faire : elle s'abstient de tout profit dont la source ne serait pas parfaitement pure :

Si vous avez le nécessaire, sachez en être content. Les palais, les domaines, les monceaux d'argent et d'or ne guérissent ni les fièvres du corps ni celles de l'âme. (Moralistes anciens.)

L'argent est un bon serviteur, et un mauvais maître. (Adage populaire.)

L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité. (LA ROCHE-FOUCAULT.)

L'avare est celui qui n'ose toucher à son argent, qui n'en est que le triste gardien, et semble ne se réserver aucun droit, que celui de le regarder. Quel bien lui en revient-il? (BOSSUET.)

Cincinnatus¹.

Les Romains, dans un moment de crise², élurent consul³ Cincinnatus, l'homme le plus distingué de son siècle par ses talents militaires et par la simplicité de ses mœurs. Les envoyés du sénat et du peuple allèrent le chercher dans sa modeste maison de campagne, et le trouvèrent conduisant lui-même sa charrue; ils le saluèrent du titre de consul et lui présentèrent le décret de son élection. Cincinnatus fut peu touché de cet honneur; mais l'amour de la patrie ne lui permettait pas d'hésiter : il accepta.

En se séparant de sa femme, il lui recommanda le soin de son petit domaine : « Je crains bien, lui dit-il, que nos champs ne soient mal cultivés cette année. »

Par sa sagesse et sa fermeté, il parvint à apaiser tous les troubles de Rome et retourna ensuite dans sa solitude se livrer aux travaux des champs.

Quelque temps après, les Sabins et les Èques⁴ envahirent le territoire de Rome : Cincinnatus est encore tiré de sa

1. Mort l'an 438 av. J. C.

2. L'armée romaine était cernée par les Èques et les Volsques.

3. Les consuls étaient, à Rome, les

chefs de la république. Il y en avait deux. On les élisait chaque année.

4. Peuples voisins des Romains et souvent en guerre avec eux.

retraite, créé dictateur¹ et mis à la tête de l'armée; il remporta une victoire complète et abandonna tout le butin à son armée sans rien réserver pour lui.

Le sénat, ayant reçu la nouvelle de cette éclatante victoire, et sachant quel partage le dictateur avait fait des dépouilles, lui fit offrir une portion considérable des terres conquises sur l'ennemi, avec les bestiaux nécessaires pour les faire valoir; mais Cincinnatus crut devoir un plus grand exemple à sa patrie: il refusa. Une pauvreté laborieuse était à ses yeux la mère de toutes les vertus.

Il rentra triomphant dans Rome: on menait devant son char le chef des ennemis et un grand nombre de captifs chargés de chaînes. Les soldats romains le suivaient ornés de couronnes de fleurs.

Il s'empessa ensuite d'abdiquer la dictature quinze jours après en avoir été revêtu, quoiqu'il eût le droit de conserver cette dignité pendant six mois. Une telle modération, en augmentant sa gloire, porta au comble l'affection et l'admiration de ses concitoyens. Ce grand homme, s'arrachant à leurs applaudissements, alla reprendre ses travaux rustiques.

L'électeur² de Saxe.

[1520.]

Après la mort de Maximilien I^{er}, la couronne impériale était vivement disputée par plusieurs concurrents, dont les plus puissants étaient François I^{er}, roi de France, et Charles, roi d'Espagne. Les électeurs, pour mettre fin à une lutte qui pouvait dégénérer en guerre civile, résolurent de les exclure tous deux comme étrangers et de mettre la couronne impériale sur la tête d'un homme de leur nation. Ils choisirent d'une commune voix Frédéric de Saxe, sur-

1. Dans les dangers extrêmes, les Romains nommaient un *dictateur*, c'est-à-dire un chef dont l'autorité était absolue, qui n'était soumis à aucune loi et qui ne devait aucun compte de sa conduite: il n'était d'ailleurs nommé que pour six mois.

2. Sept des princes les plus puissants d'Allemagne prenaient le titre d'électeurs, parce qu'ils avaient seuls le droit de concourir à l'élection de l'empereur. Le titre d'empereur d'Allemagne était alors électif.

nommé le Sage. Frédéric demanda deux jours pour se déterminer; le troisième jour, il remercia les électeurs et leur déclara qu'il ne se sentait pas assez de forces pour soutenir un si grand fardeau. Toutes les remontrances qu'on lui fit n'ayant pu vaincre sa résistance, les électeurs le prièrent de désigner lui-même le nouvel empereur, et lui promirent de s'en rapporter à son choix. Frédéric refusa d'abord cette haute marque de confiance; enfin, cédant aux instances répétées des électeurs, il se déclara pour le roi d'Espagne, qui fut sur-le-champ proclamé empereur d'Allemagne sous le nom de Charles-Quint.

Les ambassadeurs de Charles offrirent à Frédéric, de la part de leur souverain, un présent de soixante mille pièces d'or. Il refusa. Ils le supplièrent alors de leur permettre de distribuer dix mille florins¹ à ses domestiques. « Il me serait, répondit-il, assez difficile d'empêcher mes domestiques de recevoir des présents; mais, si je découvre que qui que ce soit d'entre eux ait accepté seulement un florin, il ne restera pas une minute de plus dans ma maison. »

Théophylacte.

[871.]

L'empereur Basile², dans une bataille contre les Sarrasins, s'étant élançé trop avant dans les rangs ennemis, se vit entouré, pressé, accablé, et au moment d'être tué ou pris. Tout à coup un simple soldat, perçant la foule des combattants, étonne les ennemis par des prodiges de force et d'audace, les repousse et sauve à l'empereur la vie et la liberté. La reconnaissance de Basile était active comme son courage; il fit chercher partout le soldat, qui avait modestement disparu après l'avoir délivré; à force de soins, on le découvrit; il se nommait Théophylacte; l'empereur lui offrit d'éclatantes récompenses, « Seigneur, lui dit le héros modeste, je suis né pauvre; ni ma naissance ni mon édu-

1. Le florin vaut 2 fr. 25 c.

2. Basile le Macédonien, empereur

d'Orient. (Voir § X, *Dangers de la précipitation.*)

cation ne m'ont préparé aux postes éminents que vous daignez m'offrir. Je n'ai point d'ambition, et je préfère à toutes les faveurs de la fortune l'honneur de vous avoir sauvé; en exposant ma vie pour défendre la vôtre, je n'ai fait que tenir mon serment et remplir mon devoir. Si cependant votre générosité veut que je reçoive un prix pour une action si simple, je ne vous demande que quelques arpents de terre pour faire subsister ma famille. »

L'empereur lui donna un domaine considérable.

Le fils de Théophylacte devint dans la suite empereur d'Orient sous le nom de Romain Lécapène.

Henri de Mesmes.

Le roi Henri II¹ ayant offert la charge d'avocat général² au vertueux Henri de Mesmes, l'un des plus illustres magistrats de son siècle, de Mesmes lui fit observer que cette place n'était point vacante. « Elle l'est, répliqua le roi, parce que je veux l'ôter à celui qui la remplit. — Pardonnez-moi, sire, répondit Henri de Mesmes après avoir fait modestement l'apologie du magistrat menacé de destitution, j'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles que d'entrer dans cette charge par une telle porte. » Le roi eut égard à sa remontrance, et maintint l'avocat général dans ses fonctions. Ce magistrat s'empessa de venir offrir à de Mesmes ses remerciements : mais cet homme généreux ne pouvait comprendre qu'on le remerciât pour une action qui était, disait-il, prescrite par un devoir impérieux, auquel il n'aurait pu manquer sans déshonneur.

Le cardinal d'Amboise³.

On sait combien la plupart des propriétaires sont ambitieux d'étendre et d'arrondir leurs domaines. Cette passion dégénère quelquefois chez eux en une véritable manie. L'exemple du cardinal d'Amboise leur apprendra à modérer leurs prétentions et leurs désirs.

1. Régna de 1547 à 1559.

2. Place éminente dans la magistrature.

3. Georges d'Amboise (1460-1510), archevêque de Rouen et cardinal, excellent ministre d'un excellent roi.

Ce cardinal, premier ministre de Louis XII, et l'un des hommes les plus vertueux de son siècle, possédait en Normandie un château et une terre qui faisaient ses délices. Il aurait vivement désiré que le parc eût plus d'étendue; mais un domaine voisin, le serrant de près, y était presque enclavé et ne permettait pas de l'agrandir. Le cardinal eût été heureux d'acquérir ce domaine; mais il savait que son voisin tenait beaucoup à sa propriété, et il ne faisait à cet égard aucune démarche.

Un jour, quelle fut sa surprise ! Son voisin vint lui-même lui offrir de lui vendre son bien.

« Je l'achèterai très-volontiers, dit le cardinal, et votre offre m'est infiniment agréable. Mais, ajouta-t-il en remarquant que son voisin était en proie à une tristesse qu'il cherchait à dissimuler, en même temps que votre offre me fait plaisir, elle m'étonne. Je vous croyais extrêmement attaché à votre domaine, et je pensais que vous ne vous décideriez jamais à le vendre.

— Telle était, en effet, ma résolution, répondit son interlocuteur en soupirant. C'est l'héritage de mes pères, je croyais bien ne le quitter qu'avec la vie; mais ma fille est sur le point de contracter un mariage avantageux : on exige une dot en argent : je n'en ai pas; je sacrifie mon bonheur au sien.

— Mon cher voisin, dit l'excellent cardinal, renonçant sur-le-champ à tout le plaisir qu'il se promettait de cette acquisition, puisque votre bonheur tient à la conservation de ce domaine, n'y aurait-il pas moyen de le garder, tout en donnant une dot à votre fille ? Ne pourriez-vous pas, par exemple, emprunter à quelqu'un de vos amis la somme dont vous avez besoin, sans intérêt, et remboursable à des termes fort éloignés, économiser tous les ans quelque chose sur votre dépense, et vous trouver quitte sans presque vous en apercevoir ? — Ah ! monseigneur, où sont aujourd'hui les amis qui prêtent une pareille somme à de telles conditions ? — Ayez meilleure opinion de vos amis, répliqua le ministre en lui tendant la main, mettez-moi du nombre, et recevez la somme dont vous avez besoin, aux conditions

que je viens de vous expliquer. » Son interlocuteur ne put répondre que par des larmes à un procédé si noble et si généreux. Le cardinal paraissait encore plus heureux que lui. « Quelle excellente affaire pour moi ! disait-il, au lieu d'acquérir un domaine, j'ai acquis un ami. »

Paroles de Bayard ¹.

Jamais le chevalier Bayard ne brigua aucune charge ; jamais il n'étala aux yeux de son souverain ses longs et glorieux services, pour parvenir à quelque récompense. « C'est à nos actions, disait-il, à parler pour nous, et à demander des récompenses : il est plus beau de les mériter sans les avoir que de les posséder sans en être digne. »

Réponse de Ménédème.

[III^e siècle av. J. C.]

On disait un jour à Ménédème, philosophe grec : « C'est un grand bonheur d'avoir ce que l'on désire. — C'en est un bien plus grand, répondit-il, d'être content de ce que l'on a. »

Le prince jardinier.

[332 ans av. J. C.]

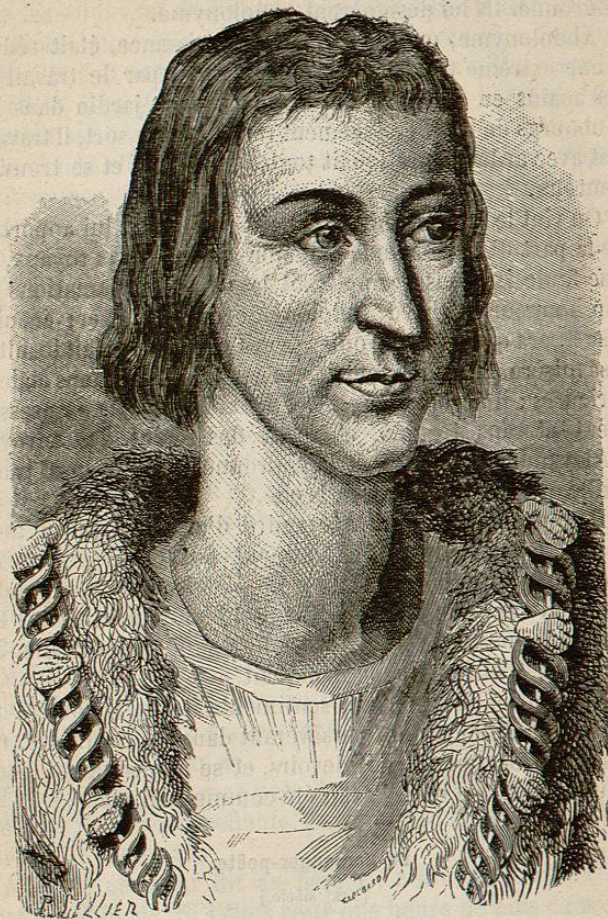
Alexandre ², poursuivant en Orient le cours de ses conquêtes, s'empara de l'antique ville de Sidon ³, qui, sous l'autorité des souverains de la Perse, avait un roi particulier. Ce roi fut vaincu et chassé. Alors Alexandre offrit la couronne de Sidon à deux jeunes gens du pays, qui la méritaient par leurs vertus, mais à qui les anciennes lois du pays ne permettaient pas de l'accepter. « Ces lois, dirent-ils, ne permettent d'élever sur le trône qu'un homme descendu de l'ancienne famille de nos souverains. » Alexandre, loin de s'offenser de ce noble refus, leur demanda quel était,

1. Surnommé *sans peur et sans reproche* ; modèle des chevaliers français (1476-1524).

2. Alexandre surnommé *le Grand*.

roi de Macédoine, conquérant célèbre, a régné de 336 à 323 av. J. C.

3. En Phénicie sur la côte de la méditerranée, aujourd'hui *Seid*.



Le chevalier Bayard.

parmi les descendants des anciens rois, le plus digne de la couronne. Ils lui désignèrent Abdolonyme.

Abdolonyme, malgré son illustre naissance, était réduit à une extrême pauvreté. Il gagnait sa vie par le travail de ses mains en cultivant lui-même un petit jardin dans les faubourgs de la ville. Sagement résigné à son sort, il travaillait avec ardeur, pratiquait toutes les vertus et se trouvait heureux.

On vint le trouver dans son petit jardin : on lui apportait de la part d'Alexandre le diadème et les habits royaux, et une foule immense remplissait les airs d'acclamations en son honneur. D'abord Abdolonyme croyait rêver; ensuite il se figura que, par une odieuse raillerie, on voulait insulter à sa misère. Enfin il comprit que ces démonstrations étaient sérieuses : il accepta sa nouvelle destinée, sans empressement et sans trouble, et reçut des mains des envoyés d'Alexandre le sceptre et la couronne d'un air aussi tranquille que s'il eût repris sa bêche.

Il se présenta devant Alexandre d'un air noble et modeste. Alexandre lui dit : « Comment vous, né du sang royal, avez-vous pu supporter la misère? — Plaise au ciel, répondit Abdolonyme, que je supporte aussi bien la prospérité! Le travail de mes bras jusqu'à ce jour a suffi à mes désirs. Je n'avais rien et rien ne me manquait. »

Alexandre, admirant ces sentiments élevés, le combla de présents. Abdolonyme, persévérant dans ses habitudes, ne cessa de s'occuper de ses devoirs, et se montra aussi laborieux comme roi qu'il l'avait été comme jardinier.

Le boulanger-poète.

[xix^e siècle.]

Il existe dans la belle cité de Nîmes un homme que le ciel a doué d'un talent extraordinaire pour la poésie française : il a composé des vers que l'Europe entière sait par cœur, entre autres une délicieuse élégie intitulée *l'Ange et l'Enfant*. Cet homme, qui s'appelle Reboul, est boulanger; du reste, plein de connaissances et de distinction. Au lieu de sortir de

sa condition modeste, de recueillir les applaudissements dans les salons, et de poursuivre à Paris la fortune et les honneurs, il travaille comme ouvrier, il fait du pain, il élève sa famille à la sueur de son front, dans le travail et pour le travail, et il ne demande à son talent et à ses livres que de charmer ses courtes heures de loisir.

On aime à citer de tels exemples. Puissent-ils faire aimer aux hommes les bienfaits que la Providence répand sur une vie modeste et cachée, et leur persuader de plus en plus que le travail est une chose sainte aux yeux de Dieu, honorable aux yeux des hommes, source de l'aisance, sauvegarde de la santé, gage assuré du bonheur¹.

L'enfant content de son sort.

Marcellin, jeune berger, conduisait son troupeau sur une montagne. S'étant enfoncé dans les gorges pour chercher une de ses brebis dans un bois épais, il trouva dans ce bois un homme couché sous un buisson. Cet homme paraissait accablé de fatigue et respirait à peine.

« Jeune berger, dit l'homme, je meurs de faim et de soif. Hier je suis venu sur cette montagne sauvage pour y chasser. Je me suis égaré, et j'ai passé la nuit dans les bois. »

Marcellin tira de son panier du pain et du fromage frais qu'il lui donna. « Mangez, lui dit-il, et suivez-moi; je vais vous conduire vers un vieux chêne dans le tronc duquel il y a toujours de l'eau. »

Le chasseur mangea; puis il suivit Marcellin, et but de l'eau, qu'il trouva excellente. Ensuite Marcellin le conduisit hors de la montagne.

Alors le chasseur dit au berger : « Aimable enfant, tu m'as sauvé la vie. Si j'étais resté une heure de plus dans cet état, je serais mort. Je veux te montrer ma reconnaissance. Viens avec moi à la ville; je suis riche et je te traiterai comme si tu étais mon fils.

— Non, dit l'enfant, je n'irai pas avec vous à la ville, j'ai

1, M. Reboul est mort en 1861. (Note des éditeurs.)

une mère et un père qui sont pauvres, mais que j'aime bien. Quand vous seriez un roi, je ne voudrais pas quitter mon père pour vous.

— Mais, dit le chasseur, ici tu habites dans une misérable cabane couverte de chaume; moi je demeure dans un palais orné de marbre et entouré de colonnes superbes. Je te ferai boire dans des coupes de cristal, et manger des mets somptueux dans des plats d'argent. »

L'enfant répondit : « Notre petite maison n'est pas aussi misérable que vous le croyez. Si elle n'est pas entourée de colonnes, elle est environnée d'arbres fruitiers et de treilles. Nous buvons de l'eau bien claire, que nous puisons dans une fontaine voisine; nous gagnons par notre travail une nourriture simple qui nous suffit; et si nous n'avons pas dans notre maison de l'argent, du cristal et du marbre, nous n'y manquons pas de fleurs. »

Le chasseur ajouta : « Viens avec moi, enfant; nous avons aussi des arbres et des fleurs à la ville. J'ai un magnifique jardin, avec des allées droites et touffues, et un parterre rempli des plantes les plus précieuses; au milieu de ce jardin est un jet d'eau magnifique : jamais tu n'as rien vu de semblable; l'eau s'élançe en gerbes et retombe en écume dans un bassin de marbre blanc.

— Nous sommes heureux dans nos bois, dit l'enfant. Les ombrages de nos forêts sont aussi délicieux pour le moins que ceux de vos superbes allées. Nos vertes prairies sont émaillées de mille fleurs. Il y a aussi des fleurs autour de notre maisonnette, des roses, des violettes, des lis, des pensées. Croyez-vous que nos fontaines soient moins belles que vos jets d'eau? Comme j'aime à les voir sortir en bouillonnant du creux des rochers, ou retomber du haut des collines pour serpenter ensuite dans les prés fleuris!

— Tu ne sais pas ce que tu refuses, ô enfant, dit le chasseur. Il y a à la ville des collèges superbes où je te ferai apprendre toutes sortes de sciences. Il y a des théâtres où d'habiles musiciens enchanteront tes oreilles par des concerts harmonieux. Il y a de riches salons où tu seras admis à des fêtes splendides.

— Non, répondit l'enfant, je ne vous suivrai pas à la ville. On m'apprend dans l'école de notre village tout ce qui m'est vraiment utile. On m'y apprend surtout à craindre Dieu, à honorer mes parents, à imiter leurs vertus. Je ne veux pas en savoir davantage. Vos musiciens chantent-ils mieux que le rossignol ou que la fauvette? Et nous aussi, nous avons nos concerts et nos fêtes. Que nous sommes heureux le dimanche, quand nous sommes réunis en famille, et assis à l'ombre d'un bois, sur le bord d'un ruisseau qui murmure! Ma sœur chante, j'accompagne sa voix avec ma flûte; nos chants retentissent au loin; l'écho les répète après nous, et notre père et notre mère, heureux de nous entendre, nous regardent avec un tendre sourire. Non, je n'irai pas à la ville avec vous. »

Alors le chasseur vit bien qu'il fallait renoncer à emmener l'enfant. « Que te donnerai-je donc, dit-il, pour te marquer ma reconnaissance? Prends cette bourse pleine d'argent et d'or.

— Qu'ai-je besoin de cet argent? Nous sommes pauvres, mais nous ne manquons de rien; si j'acceptais votre argent, je vous aurais donc vendu le petit service que j'ai pu vous rendre? Ce serait mal : ma mère me blâmerait de cette conduite; elle m'a toujours dit que nous devons obliger ceux qui se trouvent dans la peine, et que nous devons le faire sans intérêt.

— Que te donnerai-je donc, aimable enfant? il faut bien que tu acceptes quelque chose, autrement tu m'affligerais.

— Eh bien! donnez-moi ce flacon que je vois suspendu à votre côté; il me semble qu'on a gravé dessus des chiens qui poursuivent un chevreuil. »

Alors le chasseur lui donna le flacon, et le jeune berger s'en alla, en sautant de joie, comme un agneau qui bondit.

Conseils aux habitants des campagnes.

« Aujourd'hui, dit un de nos littérateurs, chacun s'efforce de substituer le luxe à la simplicité, l'éclat de l'extérieur à l'aisance du ménage. Le villageois rêve pour son fils

richesses et honneurs; il ne cesse d'exciter sa jeune avidité en offrant à ses regards un tableau riant des prospérités du monde. Non, il ne veut pas que ce fils bien-aimé vienne avec lui tracer un sillon pénible dans les plaines; il se hâte de l'envoyer à la ville, où il croit que la fortune l'attend. Il a résolu d'en faire un bourgeois, un négociant, un juge, un avocat; il sourit à son bonheur futur : il le voit traversant les mers sur ses vaisseaux chargés de marchandises, ou s'avancant à la tête des armées, ou bien encore paraissant avec éclat aux tribunes politiques.

« Bon laboureur, tu te prépares bien des chagrins. Hélas ! Cet enfant, qui, par ta volonté, a perdu le souvenir de ses ruisseaux, de sa colline et de sa chaumière, sera peut-être assez malheureux pour oublier aussi ses parents !

« Fortunés habitants des campagnes, craignez de vous égarer au sein des villes. Restez, restez sous votre toit rustique. Efforcez-vous, par un travail assidu, par d'ingénieux procédés, d'augmenter le produit de vos terres et d'acclimater l'aisance dans votre retraite si douce. Demeurez loin du bruit et du vice; laissez les rêves et les illusions de la vie à ceux qui n'ont plus que cette seule ressource ici-bas, et contentez-vous d'embellir le petit coin de terre que la bonté de Dieu vous a donné !... »

Pauvreté volontaire.

Les grands hommes de l'ancienne Grèce, persuadés que rien n'est plus grand ni plus généreux que de mépriser les richesses, faisaient consister la plus sublime vertu à supporter noblement la pauvreté, et à la regarder plutôt comme un avantage que comme un malheur : le second degré de vertu, selon eux, consistait à faire un bon usage des richesses; et ils pensaient que l'emploi le plus conforme à leur destination, et le plus propre à attirer aux riches l'estime et l'affection des hommes, était de les faire servir au bien de la société.

Cimon¹, général athénien, ne croyait jouir de ses grandes

1. Mort 449 ans av. J. C.

richesses qu'autant qu'il pouvait en faire part à ses concitoyens et soulager leur misère. Ce que Philopémén¹ enlevait à l'ennemi, il ne le faisait servir qu'à fournir des chevaux ou des armes à ceux de ses concitoyens qui en manquaient, et à payer la rançon des prisonniers de guerre. Aratus² employait les présents magnifiques qu'il recevait des rois étrangers à payer les dettes de quelques-uns de ses amis, à aider les autres dans leurs besoins, et à racheter les captifs.

Le désintéressement de Phocion³ était encore plus remarquable. Cet illustre Athénien avait toujours été favorable au maintien de la paix avec la Macédoine. Le fameux roi de Macédoine, Alexandre, dans le cours de ses conquêtes, lui envoya, par reconnaissance, un présent de cent talents⁴. Phocion demanda à ceux qui les lui apportaient, pourquoi Alexandre voulait lui faire un présent aussi magnifique. « C'est, répondirent-ils, parce que vous êtes le plus honnête homme qu'il connaisse dans Athènes. — Si Alexandre, reprit Phocion, me considère comme tel, qu'il souffre donc que je continue de l'être. » Et il refusa l'argent. Au moment où il exprimait ce noble refus, il s'occupait à tirer lui-même de l'eau d'un puits, et sa femme faisait du pain. Il persista dans la suite à refuser les présents d'Alexandre et des rois ses successeurs. Et comme on lui représentait que, s'il n'en voulait point pour lui, il devait du moins les accepter pour ses enfants : « Si mes enfants sont sages, répondit-il, ils auront assez de ce qui me suffit à moi-même; et s'ils ne le sont pas, ils en auront trop. »

Réponse de Boucicaut.

Le maréchal de Boucicaut⁵ fit une semblable réponse. Ce grand homme ne s'était point occupé d'accumuler d'im-

1. Mort 183 ans av. J. C.
2. Mort 213 ans av. J. C. Fut longtemps à la tête d'une confédération de villes grecques, qu'on appelait la ligue achéenne.

3. Mort 317 ans av. J. C.

4. Le talent valait environ 5,000 fr.
5. Né à Tours en 1364 et mort prisonnier en Angleterre en 1421 : a laissé des mémoires intéressants sur sa vie et sur ses campagnes.

menses richesses sur la tête de son fils, unique héritier de son nom, et n'avait songé qu'à lui laisser de grands exemples de vertu. Ses amis le blâmaient de n'avoir point profité de la faveur du roi Charles VI pour augmenter sa fortune. « Je n'ai rien vendu de l'héritage de mes pères, leur répondit-il, et je n'y ai rien non plus ajouté. Si mon fils est homme de bien, il aura assez; mais, s'il ne vaut rien, il aura trop. »

Réponse de Turenne.

Un officier général proposa un jour à Turenne un moyen de gagner 400,000 francs dans quinze jours, aux dépens de l'ennemi, sans que le gouvernement pût jamais en avoir connaissance. Turenne lui répondit avec autant de simplicité que de noblesse : « Je vous suis fort obligé; mais comme j'ai souvent trouvé de semblables occasions sans en avoir jamais profité, je ne crois pas devoir changer de conduite à mon âge. »

Réponse de Catinat.

On a souvent cité une réponse que Catinat fit à Louis XIV. Ce monarque, après l'avoir entretenu sur les opérations de la guerre, lui dit, avec cette grâce qu'il savait mettre dans tous ses discours : « C'est assez vous parler de mes affaires, en quel état sont les vôtres? — Sire, répondit Catinat, grâce aux bontés de votre Majesté, j'ai tout ce qu'il me faut. — Voilà, dit le roi, le seul homme de tout mon royaume qui me tienne ce langage. » En effet, il était le seul qui n'eût jamais rien demandé. « Je ne veux pas, disait-il, en se servant d'une expression heureuse et énergique, ressembler à ces serviteurs qui salissent leur attachement pour leurs maîtres, en demandant qu'on augmente leurs gages. »

Scipion de Fiesque.

[xv^e siècle.]

Scipion de Fiesque, parent de la reine Catherine de

Médicis¹, refusa le titre de maréchal de France² que cette princesse voulait lui faire accorder. « Madame, lui dit-il, j'ai servi longtemps sur terre et sur mer, et je me suis toujours conduit de manière à être regardé comme un homme d'honneur, mais cela ne suffit pas pour être maréchal de France. »

Un homme, qui désirait obtenir la protection de Scipion de Fiesque, déroba, on ne sait trop comment, des papiers qui prouvaient que Fiesque avait tort dans un grand procès qu'il soutenait alors. Il les porta à Fiesque. « Maintenant, lui dit-il, vous êtes sûr de gagner votre procès. » Fiesque examina ces papiers : « Jusqu'à présent, dit-il, j'avais cru avoir raison dans cette affaire; je vois maintenant que j'avais tort. Je vais écrire à l'instant à mon adversaire qu'il a gagné sa cause, et que je suis prêt à payer les frais et dommages, auxquels je dois être condamné; je joindrai à ma lettre ces papiers que vous auriez dû lui envoyer, si vous n'aviez pas eu aussi mauvaise opinion de moi que je dois l'avoir de vous. Sortez ! »

D'Aubigné³.

D'Aubigné contait un jour à Tolci, l'un de ses voisins, homme fort riche, sa mauvaise fortune et le triste état de ses affaires. Tolci l'interrompit en lui disant : « Vous avez des papiers qui peuvent compromettre le chancelier de L'Hôpital⁴. Disgracié de la cour, il est, comme vous le savez, maintenant retiré à sa maison de campagne. Si vous voulez, je vous ferai donner dix mille écus pour ces papiers, soit par lui, soit, s'il refuse, par ceux qui voudraient s'en servir contre lui. » D'Aubigné alla aussitôt chercher tous ces papiers, et, au lieu de les donner à Tolci, il les jeta au feu en sa présence. Comme son ami l'en reprenait vivement, il répondit : « Je les ai brûlés de peur qu'ils ne me brûlassent :

1. Épouse du roi Henri II, mère des rois François II, Charles IX et Henri III.

2. C'est la première dignité de l'armée française.

3. Célèbre par son courage et

son esprit, s'est signalé au service de Henri IV (1550-1630).

4. Magistrat vertueux et illustré (1505-1573).